

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL**

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, 9 AVRIL 1898.

No. 170

**SOMMAIRE**

Dans les clubs, *Vieux-Rouge* — Les tapageurs, *Libéral* — Le dessus du panier, *Cocardasse* — Explique qui pourra, *Observateur* — Coups de crayon, *Rigolo* — Un évêque satanique au XIV<sup>e</sup> siècle, (A SUIVRE) *Emile Gebhart* — FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

**DANS LES CLUBS**

M. Tarte peut être satisfait. Son action délétère s'exerce du haut en bas de la hiérarchie libérale.

Il est de notoriété que s'il y a bisbille dans le ministère, c'est à cause de lui.

La division règne dans la députation fédérale, à cause de lui.

Des députés provinciaux entravent les mouvements de leurs collègues fédéraux, à cause de lui.

La zizanie s'est mise dans la presse libérale, à cause de lui.

Et, toujours à cause de lui, les clubs libéraux s'entremangent; dans quelques-uns on a pratiquement érigé la guillotine.

En haut, au milieu et en bas, nul n'aura de respect, de faveur, d'autorité, hors M. Tarte et ses amis.

Soyez bleus, castors, radicaux, éteignoirs, pétroleux, ou n'importe quoi, vous serez du banquet si vous êtes amis des Tarte.

Auriez-vous fait les cent campagnes du vrai parti libéral depuis 1867, ça ne pe-

serait pas une plume pour votre avancement si les Tarte ne vous gobent pas, ou si vous ne les gobez pas.

C'est à cet étrange et attristant dénouement qu'aura abouti le long et noble travail de conception et de gestation du parti libéral.

\* \* \*

M. Tarte divise le parti pour assurer son règne.

Il soulève des frères contre des frères, des libéraux contre des libéraux.

On en est rendu sous son régime à considérer comme une anomalie une attaque de libéral contre conservateur. Deux libéraux qui s'injurient, se maltraitent, ah ! voilà qui est normal, naturel !

Si, encore, les libéraux se querellaient au sujet d'une grande question, d'un principe fondamental, cela se comprendrait.

Mais il n'en est rien : Pour ou contre Tarte ! voilà le cri des croisés du jour.

Laurier est presque aussi oublié dans certains quartiers que l'est Jésus-Christ, qui se voit préférer, en certains endroits, les saints les plus inattendus.

Le nom du Chef n'est mis de l'avant que pour la frime, comme celui de la Reine, ou bien quand les Tartistes en ont besoin soit pour masquer une trahison, soit pour épargner des coups de férule à leur maître.

Les Tartistes procèdent à la façon des corsaires, qui arborent des couleurs protectrices afin de mieux réussir ou d'esquiver le châtement.

Ils ont empoisonné le parti ; ils l'ont émietté en factions.

A ceux qui veulent se faire *de visu* une idée du degré de densité qu'a pris ce travail de désagrégation d'un beau et grand parti au profit d'un individu, à ceux-là nous conseillons d'assister à une séance de club : disons le club Letellier.

Ils en reviendront écoeurés, humiliés, mais instruits sur la situation.

Nos clubs ont cessé d'être des centres de ralliement, d'attrayants pieds-à-terre.

N'y allez pas si vous n'êtes ni insulteur, ni pâte molle sous l'insulte.

Il est bien entendu qu'il y a quelques exceptions, et vraiment, ces exceptions, nous ne les trouvons que dans les clubs que le hasard ou la prudence tient fermés, ou à peu près.

Un seul, le club Geoffrion, a fait point lumineux dans ce paquet de ténèbres. Mais il n'a pas échappé à la si spirituelle ironie des Baour de la *Patrie*, et les autres clubs l'ont quasiment désigné à la mise en quarantaine.

L'hon. M. Geoffrion n'a-t-il pas été jusqu'à le renier trois fois avant que les coqs de la *Patrie* n'eussent chanté !

— Ce n'est pas mon club, s'est-il écrié, c'est celui de mon défunt frère !

Mais nous avons toujours cru que les deux Geoffrion étaient du même parti, et que, partant, le club de l'un devait être logiquement le club de l'autre. Il n'en est rien : l'action dissolvante des Tarte doit avoir passé là aussi.

\* \* \*

Revenons au club Letellier.

Depuis plusieurs jours les agents Tartistes aiguillaient leurs gens, leur préparaient le rôle à jouer. On avait même retenu les services de quelques "constables spéciaux" dont la besogne devait consister à fournir, au besoin, l'argumentation frappante.

L'article du jour devait être l'expulsion de quelques bons libéraux coupables de préférer leur parti à M. Tarte.

L'expulsion est l'arme en vogue dans certains clubs. A la porte des clubs, les vrais partisans !

Bientôt on les mettra à la porte du parti... si toutefois ils ne s'y mettent pas d'eux-mêmes à la vue de tant d'injustices.

Certains clubs, comme Saturne, mangent leurs propres enfants.

Du train que ça marche, ils n'auront bientôt plus de quoi former un quorum, et le parti sera grandement menacé dans sa postérité.

Certains groupes, sous la Révolution Française, n'opéraient pas autrement.

Après avoir raccourci les ennemis, ils ont tourné leur activité vers des frères, et à force d'en faire sortir de la circulation, ils ont tout naïvement rendu facile le retour d'un régime qui ne devait jamais reparaître.

Au club Letellier, on ne fait pas les choses à moitié.

Seuls, les Tartistes peuvent obtenir un débat sur une motion.

Seuls, ils ont le droit de parler.

Quand un vote est pris, les bons Tartistes peuvent sans façon voter comme l'Indien : *Early and often*.

Et quand, malgré tous ces éléments de baillonnage, il y a encore du danger pour le Manitou, le président fait couper la lumière avec le même sans-gêne qu'avaient pour "faire couper l'eau aux veuves" ceux contre lesquels tonnait si fort le regretté fondateur du club Letellier.

Et c'est ça qu'on appelle un club libéral ! Mais, grand Dieu ! qu'est-ce donc qu'un club de réactionnaires !!

Quand le président crut que tout danger avait disparu, il trouva le moyen d'avoir en mains une motion exprimant sa confiance dans l'hon. M. Laurier et tous ses COLLÈGUES.

Voyez-vous ? Toujours le même procédé : mêler Tarte aux autres ministres, et

proclamer ensuite que le parti est avec lui.

A part les chercheurs de places, les porteurs de torches, les placés et quelques farceurs, la vraie masse des auditeurs se prononça contre la motion. On en eut surtout la preuve quand l'auditoire, avec le même enthousiasme, la même force de poumons, cria à une seconde d'intervalle ! Hurrah pour Laurier ! puis : Choux ! pour la *Patrie*.

Au commencement de la séance, un Tartiste quelconque, né du printemps dernier, proposait "que la *résignation* de M. LeBeuf fut acceptée AVEC PLAISIR.

Voilà, certes ! de quoi établir, sans erreur possible, l'état intellectuel de ces énergumènes qu'on retrouve partout comme agents des Tarte et qui s'égosillent à traduire en leur jargon : *Panem et circenses*.

Le cirque, ils l'ont déjà dans leur charmant club ; quant à la pitance, nous nous promettons grande fête à voir leur intelligente binette le jour où les Tarte les enverront paître, comme c'est arrivé à tant d'autres.

Voilà donc où nous en sommes dans nos clubs.

Des haines qui dureront toute la vie y prennent naissance.

On en est rendu à exiger des votes pour constater si les libéraux ont confiance dans leur parti.

Et ces votes établissent qu'il y a déjà une forte cose de doute dans l'esprit de ces libéraux.

Encore un peu plus, et des clubs libéraux voteront non confiance.

Les vrais rouges sont obligés d'aller planter leur tente loin du terrain que les Tarte tiennent comme leur ; ils vont fonder d'autres clubs, entre autres, celui des Francs-Libéraux.

Commencement de schisme, inquiétants signes avant-coureurs qui nous alarment, mais que nous comprenons et sommes bien près d'approuver.

On n'enlève pas la religion à un homme parce qu'on lui interdit l'accès du temple ; mais si, comme Dieu dans le culte, le Principe dans un parti reste immuable, malgré les injustices de ceux qui le représentent le plus directement, il arrive néanmoins ceci : ces représentants, quand la mesure est comble, ne font qu'un bond du Capitole à la Roche Tarpéienne.

L'hon. M. Laurier n'aura pas été le premier chef qui aura payé pour les fautes de ministres de malheur.

Et il l'aura voulu, car du haut en bas du parti sort une puissante supplique :

“ Chassez le ministre qui vous ruine et vous mène à la déchéance ! Remplacez-le par un plus méritant ! ”

Mais le Chef est comme le peuple juif ; il répond :

*Non hunc, sed Barrabham !*

VIEUX-ROUGE.

## LES TAPAGEURS

La *Patrie*, le *Temps*, le *Cultivateur* et le *Progrès de Valleyfield* sont les quatre pattes de ce quadrupède docile et depuis longtemps dressé à porter l'Homme-Fatal et sa fortune.

Aucun de ces organes n'a encore attrapé d'indigestion d'abnégation. Travaillant pour le bon motif, ils ont tout naturellement ce bel appétit que donnent, à la fois, une besogne bien définie et les parfums de la cuisine ministérielle.

Le plus obscur d'entre eux, le *Progrès*, vient de faire un effort pour plaire davantage au Grand Dispensateur — un article qu'en terme d'atelier on appellerait une “ entorse composée.”

Il nous appelle des tapageurs. Le monsieur dont on presse les cors, le partisan qui peine depuis des quinze, vingt ans et plus, le sage qui dit des vérités presque banales, l'ami qui élève la voix, tout ça, c'est des tapageurs.

Et si ces tapageurs se défendent à bon droit, on est bien près de les appeler traîtres, lâches, malfaisants.

Cet animal est très méchant :

Quand on l'attaque, il se défend !

Donc, nous sommes des tapageurs.

Oui, mais tapageurs comme l'est le remords comme l'est la conscience, comme l'est le reproche juste.

Du tapage de ce genre, c'est notre dessein d'en faire tant que le parti libéral sera mis en danger par une coterie ou par un particulier.

Le *Progrès* ne nous tourne pas du tout en dérision quand il dit que le triomphe de l'hon. M. Laurier est dû au travail de ceux que l'on désigne aujourd'hui comme des tapageurs. Il émet une vérité.

Le même journal attribue les articles du *REVEIL* à M. Sauvalle. Nous le répétons : ce journaliste n'est plus attaché à notre revue ; s'il pense comme nous de M. Tarte, c'est qu'il a l'heureuse faculté de voir juste, lui aussi, et non à travers des lunettes payées et imposées par certain ministre,

LIBERAL.

— — — — —  
Fragments d'un discours de président de club tartiste :

- Préalable !
- Shut up !
- A l'ordre les autres !
- Lights out !

— — — — —  
VICTOIRE PARTOUT

La toux, le rhume, la coqueluche, la grippe, sont vaincus par le BAUME RHUMAL. 52

## Le dessus du panier

Je ne sais trop si à force d'entendre parler incessamment de guerre je suis devenu blasé, ou s'il me manque les qualités dont on pétrit les nerveux, mais il est certain que les dépêches les plus fulgurantes me laissent désespérément à froid.

Trop de bruit rend sourd, et tant de paniques avortées m'ont insensibilisé.

Mon opinion ne pesera pas beaucoup sur la tournure pour le mieux ou pour le pire, que prendront les rumeurs et les menaces, mais je suis la mode — comme les autres, je donne mon opinion.

Je crois que la guerre aurait l'effet d'une bonne saignée... pour les autres nations.

Il y a congestion quelque part.

La collectivité humaine a, tout comme un simple ministre fédéral, besoin d'un dégorge-ment.

Certaines nations sont tellement en colère depuis des années et des années, qu'il semble qu'elles auraient l'accident apoplectique si la bayonnette et l'obus ne venaient pas rétablir la circulation en éclaircissant quelque peu leurs rangs ou ceux de l'ennemi.

Puis, il y a ces pauvres budgets qui ont faim d'une indemnité de guerre; il y a ces armées permanentes qui, après avoir enlevé les bras à l'agriculture, coûtent les yeux de la tête à tout le monde.

Vraiment, jouer longtemps au chien de faïence est un luxe qui finit par épuiser les nations les plus riches; il faut que ça cesse un bon jour.

Ajoutez à cela le goût de plus en plus développé que prennent les nations soi-disant civilisatrices à aller se partager le bien d'autrui en Afrique ou en Asie.

Ce petit jeu de salon n'est pas du tout de nature à refroidir les cerveaux échauffés: de sorte qu'il serait vraiment prodigieux que des gens qui créent cent occasions de se battre ne finissent pas par se battre.

Pour d'autres nations, il semble que le meilleur moyen de ne pas avoir à coup férir c'est de se bien préparer à coup férir.

L'éternelle vérité de l'axiôme: *Si vis pacem para bellum!*...

On s'est demandé si le Canada bénéficierait d'une guerre continentale ou d'une guerre hispano-américaine.

Il faut, croyons-nous, répondre comme le médecin de Molière:

— Oui et non.

Il y aurait à y gagner pour le Canadien qui produit, surtout pour le cultivateur.

Mais le consommateur verrait le prix des denrées augmenter considérablement.

La demande qui viendrait des pays en guerre dépasserait de beaucoup l'offre normale, et comme la rareté fait la valeur, on peut se faire une idée de ce que coûteraient la farine, les viandes, les légumes.

Bref, nous ne pouvons rien y faire, Si guerre il doit y avoir, guerre il y aura et votre rôle devra forcément se composer de philosophie à bon marché, doublée du désir de gagner le plus possible si nous produisons et de souffrir le moins possible si nous consommons.

\*\*\*

Parlant de guerre, je ne puis résister à l'envie de me joindre à un confrère franco-américain qui daube sans parcimonie ceux de nos braves compatriotes émigrés qui rentrent au Canada de peur d'aller au feu.

On parle des Espagnols, dit-il, comme s'ils étaient campés à Hooksett, comme si leur flotte remontait la rivière Merrimack. Et l'extrême prudence de nos bons diables les pousse vers le nord, sans cesse, jusqu'à ce qu'ils aient touché la terre mille fois bénie du Canada. Les peureux!

On rapporte le cas particulier d'un jeune homme de 27 ans, mesurant cinq pieds dix pouces, pesant 140 livres, plein de santé, fort comme deux Turcs, qui a laissé un emploi de \$1.40 par jour, à l'une des principales épiceries de Manchester, parce qu'il craignait qu'il craignait que, la guerre éclatant, les trains ne circuleraient plus, et qu'il ne pourrait pas se sauver assez vite au Canada. Peut-on être plus ridicule?

Qu'on réfléchisse donc que tous les préparatifs de guerre ne sont que pour assurer la paix. Si nous nous armions jusqu'aux dents, ce n'est pas que nous ayons peur, c'est tout simplement pour faire peur. Les États-Unis ont voté un

crédit de cinquante millions de dollars pour acheter des vaisseaux, des canons, des munitions et des vivres non parce qu'ils veulent faire la guerre, mais parce qu'ils veulent assurer la paix.

Plusieurs personnes se faisaient part de leurs impressions au sujet de quelques-uns de leurs amis que la peur avait fait fuir vers le Canada. L'un d'eux, qui est plein de bravoure et de bon sens, avait une idée parfaitement pratique.

“ Je voudrais disait-il, que tous ceux qui ont des amis qui se sauvent, donnassent les noms de ces lâches. On élèverait un grand tableau, au centre de la ville, et on y inscrirait ces noms, qui resteraient comme un monument de leur bêtise et de leur ignominie. Il y aurait pour ceux qui restent l'avantage de ne plus rencontrer ces poltrons dans notre chemin. La honte les retiendrait là où la peur les a conduits. ”

\*\*\*

Puisque j'ai sous la main des journaux américains, autant analyser une grosse poignée de vérités que sert à ses lecteurs un organe quotidien publié en français.

Il y a, dit-il, des gens qui se forment une bien curieuse idée du journalisme. A les entendre, cette feuille que nous publions à la sueur de nos fronts, et au grand ennui de nos cerveaux pressurés sans relâche, cet organe que nous donnons — car il n'y a pas à se le dissimuler, nous le donnons — pour renseigner les lecteurs sur ce qui se passe dans le monde entier, devrait être, à certains jours, le défenseur de querelles et de mécontentements personnels. Un organiste est-il en rivalité avec son voisin, vite une correspondance sur le journal ; M. Un tel est-il choqué de ce qui se passe dans telle confrérie, vite : “ M. le rédacteur, prêtez moi vos colonnes... ” Le Canadien, né Normand, aime à chicaner pour montrer qu'il chicane, et je crois que s'il n'y avait pas de journaux, nous serions à peu près tous d'accord.

Cet emprunt continu de nos colonnes, qu'on nous rend bien défigurées parfois, cet asservissement du journal à la jalousie, à l'envie de nos concitoyens, est le pire obstacle à notre avancement et fait d'une feuille publique le procès-verbal de la vie privée de chacun, l'écho de discussions mesquines dans lesquelles nous nous éternisons pendant que nous oublions les choses importantes qui se passent autour de nous. Bientôt le rédacteur qu'on a mis dans ces petits secrets, le rédacteur dont la parole devrait avoir toute la liberté d'allure que sa mission l'exige, se sent li-

mité, cœrcé, dans ses expressions. Il n'ose plus dire ceci ça blesserait celui-là, ni cela, un autre en serait choqué. Il s'ensuit que le journal qui devrait guider l'opinion publique, se laisse guider par elle, subit les opinions de tous ses lecteurs, et devient une chose nulle, que le journalisme est un métier d'esclave, et que le rédacteur est le plus à plaindre de tous les ouvriers. Qu'on prenne garde, l'horizon est sombre, et un beau jour la grande grève de tous les journalistes organisés en une union puissante, éclatera. Adieu alors les beaux feuilletons, les bonnes nouvelles à sensation et les bonnes — ah ! les bonnes lettres anonymes ! ”

\*\*\*

En manière de mot de la fin.

Fragment de conversation entre deux Canadiens ahuris, frais sortis de la houleuse séance du Club Letellier.

— Tout est double de ce temps-ci. Il y a deux opinions dans le clergé sur la question des écoles : il y a deux “ Centres ” projetés par les ultramontains ; il y a deux premiers ministres à Ottawa ; et voilà qu'il y a deux sortes de libéraux : ceux qui expulsent et ceux qui sont expulsés.

— Il y a mieux que cela ; un Allemand, le professeur Waltemath a découvert qu'il y a deux lunes...

— Eh bien, je m'explique maintenant que le nombre des lunatiques ait si considérablement augmenté dans certains clubs.

COCARDASSE.

La *Vérité* vient de découvrir que le *Signal* est “ l'organe le plus accrédité en cette province du vrai libéralisme doctrinaire, du libéralisme condamné par les Papes, notamment par Léon XIII dans ses Encycliques *Immortale Dei* du 1er novembre 1885, et *Libertas præstantissimum*, du 20 juin 1888. ”

Les gens *Signal* sont-ils vraiment aussi mauvais que cela ?

#### SE TENIR SUR SES GARDES

Chez les personnes délicates les moindres variations de température provoquent souvent des accès de toux, dans ce cas on doit prendre du BAUME RHUMAL 25c la bouteille. 48

# EXPLIQUE QUI POURRA

La *Vérité* sera toujours la boîte aux surprises par excellence.

Avec elle, comme chez Nicolet, c'est de plus en plus fort.

Nous avons cru que le beau et le vrai restaient le beau et le vrai en tous lieux, à toute heure; que deux et deux faisaient quatre à Québec autant qu'à Shawinigan.

Il paraît que nous nous trompions du tout au tout.

M. Tardivel nous apprend qu'un article qui peut être bon, utile, bénéficiaire dans les colonnes de la *Vérité*, devient dangereux, scandaleux quand il est transplanté dans un autre journal, le *Soleil* par exemple.

La prose du confrère n'est pas un article d'exportation.

Tout changement de température lui devient préjudiciable.

Le *vas spirituale* qu'est cette bonne *Vérité* est seul digne de contenir les "exprévaluations" du suave écrivain qui l'alimente.

Comme dit Pedrillo: l'un sans l'autre, l'un ou l'autre, l'un après l'autre ou même l'un avant l'autre, ça ne va pas: il faut l'un et l'autre,

Ce qui donne quelque plausibilité aux prétentions de M. Tardivel, c'est qu'il est parfaitement admis dans le public que tout autre que lui qui écrirait ce qu'il écrit serait pour le moins un objet de curiosité peu ordinaire.

Maintenant, comme nous ne voudrions pas pour mille abonnements de plus parler de la *Vérité* sans documenter nos prétentions, nous découpons dans le *Soleil* d'abord, puis dans la *Vérité* les lignes suivantes:

Chemin Sainte-Foye, près Québec,  
30 mars 1898.

Mon cher confrère,

Le numéro en question est épuisé. D'ailleurs, je vous avoue franchement que je n'enverrais pas les exemplaires demandés, quand même je aurais. Mon article était pour *mon* public, et non pour le *vôtre*, et j'ai regretté beaucoup le voir reproduit dans le *Soleil*. Dans la *Vérité*,

qui n'est pas lue par les *masses*, il pouvait faire du bien, et je crois qu'il en a fait; tandis qu'il pouvait scandaliser, inutilement, les lecteurs du *Soleil*. Cette distinction peut vous paraître subtile de prime abord, mais en y réfléchissant vous la trouverez juste, je crois.

Votre confrère dévoué,

J. P. TARDIVEL.

NOTE DE LA RÉDACTION DU RÉVEIL — Cette lettre a été adressée au directeur du *Soleil* et le numéro "épuisé" est de la *Vérité*.

.....

On lit dans le *Trifluorien* à la date du 29 mars:

"Notre confrère la *Vérité* fait, de ce temps-ci, "à peu près tous les frais de reproduction de la "presse libérale. C'est une première punition "pour le mal qu'il commet en ramassant les "caneaux de la rue et les propos de salons pour "se donner le prétexte de tirer sur des troupes "amies."

D'abord, nous ne sommes pas responsable de ce que font les journaux libéraux. S'ils reproduisent certains de nos écrits qui n'étaient nullement destinés aux feuilles à grand tirage, ce n'est pas notre faute. On peut et on *doit* écrire dans un journal comme la *Vérité*, dont les lecteurs se recrutent dans une classe spéciale, certaines choses qu'on devrait s'abstenir de répéter dans les journaux populaires. C'est là une vérité élémentaire que plusieurs semblent ignorer.

OBSERVATEUR.

Un procès au sujet d'un droit de passage où la somme en jeu était de 25 cents vient de se terminer à Orangeville, Ontario. Il avait duré près de quatre ans et le montant des frais dépasse la valeur du terrain tout entier.

Le gouvernement d'Ottawa ne donnera plus que deux et demi pour cent d'intérêt sur les épargnes du peuple mises en dépôt dans ses caisses. Ce ne sera pas la plus populaire de ses mesures.

## AMI ET ENNEMI

Le courant d'air, voilà l'ennemi; le BAUME RIUMAL, voilà l'ami, le sauveur. Partout 25c.

## COUPS DE CRAYON

Le carême est fini pour tout le monde, excepté pour ces coquins de vrais libéraux.

La *Patrie* devrait nous dire où la fameuse motion présentée au club Letellier a été rédigée.

Pas de nouvelles sur le dégoût. La lutte entre le patient et la prescription allopathique bat son plein.

Le *Globe* sent le besoin de voler au secours de M. Tarte. Sur indice que ce monsieur est de plus en plus populaire.

Comme... éteignoir, le président du club Letellier bat la pompe Lafrance. Le département du feu devrait l'utiliser.

Si c'est aussi amusant dans les caucus d'Ottawa que dans certains clubs d'ici, le Chef ne doit pas s'étouffer de rire.

Un effet du caucus : le tarif du fret sur l'Intercolonial vient d'être réduit de 33 pour cent sur toute la ligne du bas du fleuve.

On nous prie de demander à qui de droit pourquoi M. Tarte n'est pas invité au banquet offert au lieutenant-gouverneur Jetté.

Le *Soleil* n'aime pas le Club Geoffrion. Nous en félicitons le club : il ne pouvait désirer un plus éclatant brevet de sincère libéralisme.

Il en coûtera \$250,000 au gouvernement pour envoyer son expédition militaire au pays de l'or. Encore un Yukon et ce sera la banqueroute.

M. Tardivel a enrichi la liste déjà longue des microbes qui s'ébattent dans notre province, d'un article nouveau. Ça s'appelle *l'épiscopisme*.

Nous attirons l'attention des autorités postales sur le fait trop souvent répété que le Réveil

adressé avec beaucoup de soin n'arrive pas à destination. Y a-t-il négligence, hasard ou préméditation? Nous l'ignorons, et pour le moment nous voulons bien nous contenter de cette note.

D'aucuns croient apercevoir un filament d'atavisme politique dans la simultanéité des maladies du Chef et du ministre des travaux publics.

M. Ernest Desrosiers se donne maintenant la mission de défendre M. Tarte dans les clubs. Et dire qu'il n'est mû par aucune arrière-pensée!

La campagne insensée que certains journaux mènent contre le Sénat est moins de nature à nuire à celui-ci qu'au gouvernement. Un peu de réflexion convaincra tout le monde.

Le fameux "Centre" de M. Tardivel, qui n'a pas encore fait sa première dent, a déjà un rival : "La ligne des Patriotes à la lumière des instructions de Léon XIII." Ce qu'est cette machine-là, nous avouons n'en rien savoir, mais ça n'a pas l'air viable.

Les journaux purement ministériels ne s'accordent pas plus que les membres des clubs. Un exemple entre cent. Le *Soleil* félicite le gouvernement fédéral d'avoir recherché l'avis de Rome au sujet des écoles du Manitoba ; le *Globe* déclare très solennellement que jamais Rome n'a été consultée.

Les libéraux de la ville de Québec sont assurément ceux qui croient le plus à la force et au prestige de l'honorable M. Laurier. Et cependant, si délétère a déjà été le jeu de M. Tarte dans ce milieu que ces bons québécois ont gobé sans difficulté le canard de la *Patrie* : qu'un changement de premier ministre fédéral venait d'avoir lieu.

### A LA TRIBUNE

Pour s'éclaircir la voix l'orateur prendra une dose de BAUME RHUMAL. C'est spécifique. 50

La région de l'Ouest qui compte 17 représentants au parlement fédéral en aura 32 après le prochain recensement. Le nombre total des députés sera vraisemblablement de 230. Les représentants de notre langue resteront toujours au même chiffre. Et pour peu qu'ils manquent de poigne, ce sera une bien inquiétante figure qu'ils feront.

Entendu sur la rue :

— Comprends-tu ça, toi, la télépathie ?

— C'est un mot grec qui signifie : je souffre au loin ; c'est de la sympathie éloignée et à distance conventionnelle.

— Ah ! je comprends... Quelque chose comme ce qui existe entre M. Tarte et le club Letellier. Ce que c'est que la science.

#### SANS EXCEPTION

Aucune affection de la gorge et des poumons ne résiste à l'action bienfaisante du BAUME RHUMAL. 49

Quelques lignes empruntées à l'*Egalité* :

Nous avons à Saint-Jérôme des prêtres qui sont collaborateurs réguliers d'un journal poursuivi en diffamation par le président des syndics de l'église pour imputation libelleuse dans l'exercice de cette charge.

Il est avec le ciel des accommodements !

.....  
.....  
Le Nord, qui a pourtant des théologiens dans le personnel de sa rédaction, a remis indéfiniment l'explication du phénomène que nous lui avons signalé dans un précédent numéro : à savoir l'abstention des évêques du Dominion, qui avaient tous signé la requête présentée en 1895 au Gouverneur, demandant le désaveu des lois scolaires, à signer de même le mandement collectif du groupe d'évêques qui contrairement à l'opinion déjà approuvée par Rome en 1872, imposèrent aux députés catholiques de leurs diocèses une ligne de conduite " déterminée et exclusive. "

RIGOLO.

#### ILS SONT D'ACCORD

Grand nombre de médecins prescrivent régulièrement le BAUME RHUMAL dans certaines affections de la poitrine. 47

## UN EVEQUE SATANIQUE AU XIV<sup>e</sup> SIECLE

*Le Procès de Guichard, évêque de Troyes, 1308-1313*, par Abel Rigault, archiviste paléographe, attaché au ministère des affaires étrangères. Paris, Picard, 1896.

Il y a, dans la *Divine comédie*, quelques tercets bien singuliers où Dante, qui haïssait mortellement Boniface VIII, évoque la vision de " la fleur de lys " entrant dans Anagni et du " Christ, captif pour la seconde fois, en la personne de son vicaire. " Ici, c'est réellement le vieux pontife outragé sur les marches de l'autel par les émissaires de Philippe le Bel dont le poète a pris la défense en face de la conscience chrétienne. Et, en même temps, il montre le roi avare envahissant le Temple pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il entrevoit le lien qui rattache l'un à l'autre ces deux grands attentats il comprend que Boniface violenté, les Templiers dépossédés et supprimés, c'est l'Eglise elle-même qui est atteinte, la communauté chrétienne qui est détruite au profit d'une monarchie particulière. Un procès depuis longtemps connu, celui de Bernard Saisset, évêque de Pamiers, manifestait, en un moins grave incident, l'application de la même politique, qui, au procès des Templiers, aux premières procédures du procès de Boniface VIII, apparut en toute sa ruse savante et son impitoyable dureté : la politique du scandale employée pour ruiner les hommes que le scandale blesse le plus cruellement. Voici, pour achever la démonstration, une nouvelle affaire criminelle dont l'extraordinaire dossier contient toutes les misères morales, toutes les terreurs superstitieuses du moyen-âge, le procès Guichard, évêque de Troyes, publié par l'Ecole des Chartes. L'auteur, M. Abel Rigault, nous donne, avec des faits et des documents, discrètement commentés, mais d'un ensemble tragique, la sensation d'un roman. je dirais volontiers d'un cauchemar historique. Ce *Procès*, venant à peu près à la même heure que les thèses de MM. Funck Brentano et Paul Lahujour, confirmera les personnes paisibles dans cette opinion qu'il ne faisait pas bon de vivre en France au quator-

zième siècle, même avec une mître brodé d'or sur le front.

Guichard naquit, non loin de Troyes, vers le milieu du treizième siècle. Son père — ou plutôt l'homme qui parut être son père — s'appelait Jean. Sa maison passa pour être hantée du démon, et l'évêque Nicholas dut y venir afin de l'asperger. C'était un début fâcheux dans la vie chrétienne. De sa jeunesse nous ne savons rien. Il fut élevé en vue de l'état monacal. Dès 1273, il était prieur de Saint-Ayoul de Provins. Le bruit courut qu'il avait empoisonné son prédécesseur, afin d'en recueillir la dignité. Dix ans plus tard, il était abbé de Montier-la-Celle, l'un des plus riches monastères de la Champagne. Il entra dans les bonnes grâces de la jeune héritière de la Champagne et de la Navarre, Jeanne, qui, en 1285, épouse de Philippe le Bel, devenait reine de France. En 1296, il était membre du conseil du roi. Enfin, en 1298, les chanoines de Troyes le choisissaient pour évêque. Le voilà donc, à cinquante ans, prince l'Eglise, pourvu d'une mense plantureuse, grand personnage du royaume et ami de la reine. La situation était belle pour un homme de naissance douteuse. Il ne tarda pas à la gâter.

En évêque méthodique, c'est d'abord avec son clergé qu'il se brouille. Il prend, à l'égard de ses clercs, des allures de pirate, entre de force chez le curé exempt de sa juridiction, couche au presbytère malgré l'hôte, le fait battre par ses gens et confisque ses biens ; il démolit un presbytère par pur caprice ; il s'empare à tort et à travers, tantôt des moulins de ses chanoines, tantôt d'une coupe de forêt utile à la réfection desdits moulins ; il perçoit les revenus des églises vacantes, il vend à des indigènes des charges de marguilliers, dépouille peu à peu son chapitre de ses droits, privilèges, juridictions et petits revenus canoniques en espèces bien trébuchantes ; son clergé se plaint tout bas ; on l'accuse de toutes les simonies ; ses mauvaises mœurs s'évalent au grand jour ; mais c'est un trop haut seigneur, qui semble inviolable et supérieur à la justice du roi, puisqu'il est du parlement royal. Il faut, pour abaisser son insolence et ébranler sa fortune un scandale

plus éclatant que tous ces menus faits d'ordre ecclésiastique. La déplorable affaire de Jean de Calais va permettre aux chanoines troyens d'espérer la chute prochaine de leur évêque.

Ce Jean de Calais, chanoine lui-même, était receveur des revenus de Blanche, reine douairière de Navarre, en Champagne. Il mettait impudemment les revenus dans sa propre tirelire. Il fut arrêté, confié à la garde de son évêque. Il s'évada et s'enfuit à Rome où il vécut bien à son aise, Mais Guichard fut accusé à la fois par l'archidiacre de Vendôme, Simon Festu, et un Florentin, Foffo Dei, agent d'une compagnie de banquiers et de marchands lombards, d'avoir ouvert pour de l'argent, au chanoine indélicat, la porte de sa prison. Jean de Calais avoua, de loin, qu'il avait donné à son évêque 400 florins d'or et des bijoux, pour sa délivrance. Les deux reines, la mère et sa fille, Blanche et Jeanne, déclarèrent Guichard responsable des escroqueries du clerc fugitif et le firent chasser du conseil du roi.

L'archevêque de Sens dut ouvrir une enquête contre son suffragant. Au cours de la procédure la reine de Navarre mourut soudainement. En même temps, un curé du diocèse de Troyes était assassiné, deux hommes mouraient mystérieusement dans les cachots de Montier-la-Celle. On pensa que c'étaient les œuvres de Guichard. La reine, disait-on, avait été empoisonnée. On surprit un billet — M. Rigault le croit fabriqué par les ennemis de Guichard — dans lequel l'évêque de Troyes invitait un apothicaire florentin, Cassiano, à une "besoigne secrète," contre la femme qui le "détruisait." Cette première affaire traîna en une longue intrigue ténébreuse ; Jean de Calais mourant à Viterbe et Noffo Dei rétractèrent leurs accusations ; les poursuites languirent et furent abandonnées. Guichard s'enferma en son diocèse, suspect, diffamé, brûlé d'une haine atroce contre ses ennemis, contre la cour, le clergé, le monde entier. Il se liait avec des usuriers, des Italiens louches, s'occupait d'alchimie, se laissait tenter par la sorcellerie. La protection de Clément V lui permit de durer quatre ans encore (1304-1308.)

objet de mépris et de terreur, sur le siège de Troyes. Mais la reine de France mourait tout d'un coup, à trente-deux ans. La rumeur de l'empoisonnement courut de nouveau, puis on supputa l'envoûtement.

On découvrit alors, tapi dans l'ombre de sa cathédrale, l'évêque impur parmi ses spadassins, ses Juifs, ses mignons et ses sorcières. Au mois d'août 1308, il fut arrêté par ordre de l'archevêque de Sens, transféré à Paris et mis à la tour du Louvre. Le même coup de filet avait pris une sorcière, une accoucheuse et son fils, le clerc servant d'un ermite et le chambellan de l'évêque. On était, à cette heure, en plein scandale du procès des Templiers et Philippe le Bel exigeait du faible Clément V que la procédure criminelle rouvrit contre la mémoire de Boniface VIII. Le pape français, effaré, ne comptant plus que sur les lenteurs ou le courage d'un concile général pour sauver l'honneur de l'Eglise, accorda, sans compter, au roi, tout ce qu'il exigea contre l'évêque. Et l'effroyable procès de Guichard fut instruit, comme une répétition générale de la tragédie réservée à Boniface. Le dossier du pape simoniaque parut servir contre l'évêque sorcier. Et, par-dessus les crimes et les impiétés de Guichard, ce siècle de visionnaires et de démoniaques accumula les sacrilèges et les infamies de la religion de Satan. Cette cause inouïe méritait véritablement d'être remise à la lumière de l'histoire.

A l'origine de l'affaire, nous trouvons la dénonciation d'un ermite qui avait prêté sa cellule aux opérations diaboliques de Guichard. Celui-ci avait reçu, de nuit, l'évêque déguisé en paysan, accompagné d'une sorcière, à Guichard. Celui-ci avait voulu le forcer à verser du poison au comte d'Anjou, frère du roi, au roi de Navarre, à tous les fils de Philippe le Bel. Le roi informa le pape, qui adressa une bulle à l'archevêque de Sens, aux évêques d'Auxerre et d'Orléans, leur enjoignant de commencer une enquête, " sans bruit ni figure de jugement ". La bulle insistait sur la mort de la reine Jeanne et les tentatives d'empoisonnement contre les personnes royales ; elle n'indiquait que vaguement les autres attentats " contre la majesté divine " Mais, dès le dé-

but de l'instruction, par l'incarcération même de l'évêque au Louvre, le procès échappa à l'Eglise et devint une cause toute séculière, menée par les légistes de Philippe. Derrière ces légistes on aperçoit toujours l'homme sans scrupule, le ministre de *Kulturkampf*, dont rien n'inquiète la conscience dès qu'il s'agit des intérêts de la couronne, le tranquille et dur Guillaume de Nogaret.

C'est le bailli de Sens, Guillaume de Hangest, qui est le *promoteur*, le ministre public du procès ; III propose aux commissaires ecclésiastiques vingt-huit articles fondés sur les révélations de l'ermite, où l'envoûtement de la reine occupe la place d'honneur. Le légiste raconte le maléfice en ses plus petits détails : consultation près d'un moine qui a l'air d'évoquer les démons ; l'évêque fait hommage au diable ; celui-ci propose l'image de cire, baptisée au nom de la reine ; baptême de la poupée, en présence du moine et de deux sorcières, dans la chapelle du bon ermite (le nombre des sorcières s'était accru avec le temps ;) piqûres répétées sur le corps de la reine de cire. " Finalement, voyant que la reine tardait longuement à mourir, il était revenu à l'ermitage et, comme il tenait la figure près du feu, il avait dit, en lui brisant les membres : ' Que diable ! elle vivra donc toujours cette femme ! ' puis l'avait foulée sous ses pieds, jetée dans la flamme et brûlée : et la reine était morte. "

Puis venaient les faits relatifs à plusieurs tentatives d'empoisonnement contre les frères et les fils du roi, la boîte aux poisons allant sans cesse des mains de l'ermite à celle de l'évêque ; un chien tué par le " venin " épiscopal ; un chevalier mort pour avoir mangé des prunes préparées par le prélat. Les évêques commissaires chargés par le pape de poursuivre l'affaire rédigèrent un acte d'accusation, développant en les poussant au noir les allégations du bailli.

" Il fit évoquer le démon ; et quand le démon parut devant lui, l'évêque lui demanda comment il pourrait avoir sa grâce de la reine, ou sinon faire qu'elle mourût en peu de temps. Le démon, après que l'évêque lui eût fait hommage et engagé un de ses membres, lui enjoignit de faire une image de cire, etc. "

*A suivre*

FEUILLETON

## DE TOUTE SON ÂME

PAR

RENÉ BAZIN

L'inondation ! Là-bas on appelait à l'aide, pour sauver les dernières charretées. Les deux Loutrel partirent au pas allongé et roulant des rôdeurs de grèves. Ils firent un détour, et se mêlèrent aux hommes et aux femmes rassemblés dans l'étroit espace où l'herbe abattue couvrait encore le sol. Les faux ne travaillaient plus. Tous les râteaux et toutes les fourches étaient en mouvement.

De la place où elles étaient demeurées assises, Henriette et Marie virent la fin de ce drame de la moisson.

La Loire victorieuse écrasait l'herbe haute. Elle la couchait, mieux et plus rapidement que les lames d'acier, tordant les touffes grainées, qui laissaient sur les eaux leur poussière vivante. Nul n'aurait pu dire d'où sortait la nappé envahissante. Elle faisait son lit comme les bêtes qui tourment en rond. Ce fut d'abord une mare jaune où s'écroulaient tout autour les faibles de foin. À droite, à gauche, très vite, d'autres plaques d'or étincelèrent au creux de la prairie, l'herbe s'y roulait pour mourir, et de l'une à l'autre un trait couleur de feu, un canal de communication allait s'élargissant. Bientôt le renflement qui portait la cabane des Loutrel fut coupé de la terre ferme, et un courant parallèle au fleuve, sur toute la longueur de l'étendue verte, jusqu'à l'horizon, vers Nantes, pesa de tout le poids de ses eaux sur les récoltes perdues.

Par delà, les travailleurs, réunis en grappe, tentaient d'arracher à la Loire la dernière charretée enluzée dans les bas-fonds. Ils piétinaient dans la boue, attelés aux bran-cards, aux essieux, aux rayons des roues. Par instant une clameur s'élevait ; ils se courbaient en un effort commun ; les grelots des quatre chevaux sonnaient ; la masse d'herbe fauchée, débordant les montants de bois, traînant jusqu'à terre, oscillait et laissait couler des embruns détachés de son dos énorme : mais la charrette n'avancait pas. Et partout la béatitude de l'air calme, la paix, la douceur infinie du soir avant l'étoile. Elle enveloppait ceux qui peinaient, consolation inutile, tendresse vaine du ciel. Mais combien d'autres

la respiraient et se sentaient réjouis : des mères fatiguées par le bruit des enfants ; des vieux qui buvaient après vèpres, sous les glycines des auberges ; des ouvriers endimanchés prenant le frais dans les jardins de faubourgs ; des amoureux dont la conversation se faisait plus vive avec le retour.

Une demi-heure plus tard, Étienne et Gervais retraversaient la prairie inondée, où la charrette embourbée faisait une île, tandis que les faucheurs, tous petits dans le lointain, s'échelonnaient, et se perdaient avec les chevaux dételés parmi les arbres. Étienne trouva les deux jeunes filles debout, prêtes à partir.

— Savez-vous bien, dit-il en plaisantant, que vous ne pouvez plus revenir à Nantes, à présent ? Les prés sont coupés.

— Vous croyez que je resterai ? dit Marie : ah ! bien non ! J'entre demain à l'atelier. Je m'en irais plutôt comme vous venez de le faire, en retroussant mes jupes !

Mais lui, ne faisant point attention à Marie reprenait aussitôt :

— N'ayez pas peur. Je vous emmènerai toutes dans mon bateau, si ça ne déplaît pas à mademoiselle Henriette ?

Avec un respect du visage et de la voix, il interrogeait cette Henriette qui, de la pointe de son ombrelle, tordait un pied de trèfle blanc. Elle mit un peu de temps à répondre, intimement flattée de cette déférence qu'il lui témoignait, leva la tête, et dit :

— Je veux bien, Étienne.

Et le grand jeune homme, ses larges épaules ballantes de plaisir, se dirigea vers la coupure de la rive, tout près de là, où les Loutrel attachaient leurs trois bateaux plats. Gervais le précédait, criant de joie comme une mouette qui va prendre l'eau.

Quand ils descendirent, conduisant le plus neuf et le plus fin des trois canots, vers la cabane où Henriette et Marie les attendaient, ils avaient mis un bout de toile blanche sur le faux pont de l'avant, pour que "les demoiselles" pussent s'asseoir sans tacher leur robe. Du balai de genêt vert avec lequel Gervais avait nettoyé les planches, il restait ça et là, des brius de feuilles et de fleurs qui roulaient. Henriette embrassa la mère Loutrel, Étienne, sérieux, attentif à manier doucement son aviron, n'eut besoin que de quelques coups de godille pour prendre le courant, et le bateau s'en alla sur les eaux débordées, vers la ville étendue dans le couchant.

Les jeunes filles étaient assises à la pointe du

bateau, l'une près de l'autre. Tantôt elles tournaient la tête du côté de Nantes, où le soleil disparaissait, tandis que les maisons, les arches des ponts, les flèches des églises, les cheminées d'usines, assemblées par le crépuscule et devenues sans relief, s'enlevaient en découpures bleues sur l'écran de la lumière ; tantôt elles voyaient fuir en arrière la prairie de Mauves, et leurs regards effleuraient la figure du Grand Étienne, occupé par la manœuvre, mais non pas tellement qu'il ne reconstrât, comme par hasard, les yeux d'Henriette et ne leur sourit. Le ciel était d'or fondu, et le fleuve aussi, par reflet. Mais l'herbe entraît déjà dans l'ombre, et les saules ne luisaient plus. La dernière brise mourait. Une langueur traversait cette fin de jour, et annonçait une nuit exquise. Des chants, des éclats de rire, portés par les eaux, venaient grandissants. Et à mesure que les voyageurs approchaient de la ville, ils sentaient leur joie s'inquiéter, comme elle fait, la joie divine, quand elle a peur de mourir en nous. Le grand Étienne rêvait : " M'aimera-t-elle ? Oh ! que faire, moi le batelier, pour être aimé de cette ouvrière qui est intimidante comme une dame, et devant qui je n'ose parler ? " Henriette regrettait le jour de liberté qui s'achevait, et, quoiqu'elle ne voulût pas s'y laisser trop prendre, elle cédait au désir de regarder plutôt vers l'arrière, vers les saules bas et lointains de la Loire, qui étaient juste, pour elle, à la hauteur des yeux d'Étienne. Marie éprouvait le malaise d'un étranger entre deux personnes qui s'aiment, ou qui vont s'aimer. Elle se repliait sur elle-même, et sur sa propre misère. Sa main blanche et épaisse, abandonnée au bord du bateau, trempait dans la Loire, et, de deviner ainsi au-dessous de soi l'étendue fraîche, il lui venait des idées de plonger, de s'étendre et de s'anéantir. Gervais essayait à dormir, en boule sur le plancher. Ils allaient à la dérive, sans secousses.

Maintenant la silhouette de la ville était toute violette sur le ciel pâli. Après le pont de la Vendée, elle leur apparut géante, entre la Loire d'or et le ciel d'or, profilant de l'une à l'autre l'énorme cascade descendante de ses maisons pressées dans l'ombre. De ce paysage de pierres, qui s'élargissait et s'élevait à mesure qu'avancait le bateau, une rumeur arrivait, voix indistinctes, piétinement d'hommes, roulement de voitures. Plus près, le long de la berge, des couples, des gens de rien qui rapportaient une fleur à la boutonnière ou au corsage, tournaient leur figure en joie vers le large du fleuve, et criaient :

— Prenez-nous donc ! J'sommes lassés !

Devant les guinguettes du *Beau-Soleil*, de *Mon Plaisir*, de *Robinson*, sous les treilles de glycines flouries, des buveurs levaient leurs verres, et le tendaient vers la barque où étaient ce pêcheur et ces deux filles du peuple.

Les inconnus vous saluaient donc, ô pauvres qui passiez ! Ils avaient raison ! Leurs verres leurs cris, ou leur envie muette célébraient la campagne d'où vous reveniez, la gloire du fleuve où vous couriez, la beauté du soir, le rêve qu'ils devinaient entre vous, étant comme vous des êtres de fatigue, qui n'ont qu'un jour de bon et qui savent combien c'est doux de rentrer au large, entre jeunesse toutes tristes d'avoir ri et de voir mourir le jour. Quel signe mystérieux marque donc ceux qui aiment, pour que de loin l'âme s'émeuve et les reconnaisse, même indifférents, même obscurs, même rapides et déjà enfuis.

Le grand Étienne posant en oblique son aviron qui froissait le courant, dirigea le bateau à droite, par le bras de la Loire qui traverse le centre de la ville, et passe au pied du château de Bouffay. Des maisons, la gare, des fabriques bordaient le canal. Une poussière chaude montait, et se colorait en rose à la hauteur, où, par-dessus les collines et les toits, le soleil rencontrait ce nuage que soufflait vers lui la terre battue et usée. Le marinier, debout, godillait sans plus rêver, sauf tout au fond et sans qu'il y parût. Il cherchait où accoster. Les quais étaient bruns et les courants violents. Il dut se jeter à l'avant et se cramponner à un anneau de fer auquel il attacha en hâte son amarre. Le mouvement inclina le bateau. Henriette poussa un petit cri. Mais, avant qu'elle eût perdu l'équilibre, elle était saisie, enlacée, enlevée par le bras du grand Étienne, qui la posait à terre, sur la marge de granit, où l'eau frisait comme l'huile bouillante. Elle monta un peu à reculons, en donnant la main à Marie qui débarquait. Lui la regarda de bas en haut, et dit, d'une voix de prière :

— Mademoiselle Henriette, je voudrais vous conduire jusqu'à la mer ? C'est trop court de venir ici !

Et comme elle répondait en lui tendant la main, il serra bien fort cette main de travailleur et d'amie.

— Merci, Étienne ! Merci, monsieur !

Quand elles eurent fait dix pas sur le quai en pente, elles aperçurent le bateau relancé au milieu du courant, et Étienne assis près de Gervais, tous deux pliés sur l'aviron, et nageant

avec force, pour regagner avant la nuit } noire la cabane du pré de Mauves.

Etienne n'était plus joyeux. Entre elles et lui il y avaient déjà des groupes, de la poussière qui volait, de la nuit et de l'oubli. Le lien était brisé. Le poids de cette morte qu'est une journée heureuse pesait sur l'âme du pêcheur qui remontait le fleuve. Les jeunes filles marchaient légèrement au contraire, dans les rues où les passants du dimanche se mêlaient comme des fumées, Marie redevenue gaie au contact de la foule dont elle était bien une parcelle quelque, Henriette plus calme, se souvenant avec plaisir du matin, de l'après-midi, et de ce soir finissant.

— Ils sont bien paysans, vos amis Loutrel, dit Marie.

— Un peu. Mais de si braves cœurs ! Moi, je ne vois que ça, chez eux.

Les profonds yeux noirs interrogèrent le visage de la modiste qui allait, la tête levée vers la première étoile apparue au ras des collines. Marie eut peur de l'avoir froissée. Elle lui prit le bras, qu'elle serra contre elle, en marchant.

— Dites, vous n'êtes pas fâchée ?

Henriette répondit, dans le rêve :

— Pourquoi fâchée ?

— Parce que nous ne sommes pas pareilles. Mais je vous aime bien quand même.

Elle continua vivement, presque violemment :

— Je voudrais être votre amie ? Je ne vaudrais pas grand chose ; je vous ferai de la peine, c'est bien sûr, mais je vous aime. Voulez-vous être mon amie ?

Cette fois, Henriette interrompit son rêve, et dit tout bas :

— Je veux bien, Marie.

— Je vous dirai tout : vous me gronderez quand je ne ferai pas bien ; je tâcherai d'être meilleure.

Leurs yeux se rencontrèrent, et bien différentes de natures, elles étaient toutes deux contentes de répéter, d'entendre, d'échanger par le regard et par la parole ces mots qui les ravissaient secrètement l'une et l'autre : " Aimez-moi ! "

À ce moment, au coin d'une des ruelles borgnes qui descendent sur les quais, un jeune homme déboucha à quelques pas d'Henriette, la reconnut, et s'exclama :

— C'est toi ? Vrai, j'en ne m'y attendais pas !

Antoine Madiot, habillé bourgeoisement d'un complet couleur loutre, coiffé d'un chapeau dur de même couleur, restait ouvrier par sa cravate

d'un rouge de barrière, par ses mains que gantait la poussière de l'acier liné enchâssée dans la peau, et par l'inquiétude de sa physionomie, tendue vers l'universelle occasion. Sa tête de fouine, ses joues travaillées de fièvre, sa poitrine trop étroite qui l'avait déjà fait ajourner une fois par le conseil de revision, disait le désordre de la vie. Peut-être se serait-il échappé, selon son habitude, après ce mot baval jeté à sa sœur, s'il n'avait remarqué, près d'elle, l'autre ouvrière, celle qui avait un collet de drap beige et de si grands yeux où s'effaçait lentement la prière à peine achevée : " Aimez-moi. "

— Tu te promènes de compagnie ? C'est rare de ne pas te rencontrer avec le père Madiot, à cette heure-ci ?

— Une de mes camarades d'atelier, répondit Henriette ; nous revenons de Mauves.

— Je peux bien faire un bout de conduite à deux belles filles comme vous ? À moins que mademoiselle ne veuille pas ? ajouta-t-il, tandis que Marie haussait les épaules, flattée, mais n'osant rien dire.

Il se mit à la gauche d'Henriette, et, drôlement, avec le geste de l'ouvrier qui se fait de l'esprit, il raconta une discussion qui s'était élevée la veille, entre son patron et lui, à propos d'une pièce manquée ; comment il avait amené le patron à s'emporter à se donner tort vis-à-vis des camarades.

— Si tu avais vu les vieux mécaniciens, disait-il, qui tordaient la gueule en me regardant, et qui mâchonnaient leur poil, comme pour dire : " Vas-y, blanc-bec ! vas-y ! t'as raison ! " Ils avaient de la braise dans les yeux, je t'en réponds. Et quelqu'un qui n'était pas fier, c'était l'autre, qui avait eu déjà sa grève, l'an dernier, pour moins que ça. Quand sept heures ont sonné, ils m'ont tous entouré, à la porte pour me féliciter. Je n'avais qu'un mot à dire et ça y était.

Marie écoutait, et lui se penchait, parfois, de manière à apercevoir, de l'autre côté d'Henriette méprisante et habituée à ces fanfaronnades, l'autre jeune fille, tout à fait peuple celle-là, et qui buvait si bien la haine, il le devinait d'instinct, quoiqu'elle eût le regard perdu dans les mâtures des navires immobiles au bord du canal.

Ils étaient entrés dans l'ombre plus dense que les collines projettent à leur pied, bien longtemps après le coucher du soleil. On approchait de l'extrémité des quais. La foule diminuait. Les boutiquiers avançaient leurs chaises sur le trottoir. Antoine continuait de parler avec la même humeur gouailleuse. Il s'adressait maintenant à Henriette seule, et tâchait, par

elle, d'exciter le vieux Madiot à se montrer exigeant dans le règlement de la pension que devait M. Lemarié. Pour lui, si Victor Lemarié avait arrêté sa voiture en haut du chemin et demandé des nouvelles du blessé, si on avait envoyé des remèdes, c'est que le patron avait peur et qu'il tâchait de gagner le temps.

— Il a vu que je ne coupais pas dans ses cajoleries, le fils à Lemarié ! Il était là, sur son siège, embêté devant nous tous. Il n'en menait pas large... J'espère que l'oncle Madiot ira demain ? Répète-lui ma commission. Il n'est pas capable de grand'chose, malheureusement. Il ne sait pas parler...

Antoine se courba, dans la nuit, pour tâcher de surprendre le jeu de physionomie de sa sœur. Il avait l'air ambigu, l'air de plaisanterie haineuse qu'il prenait souvent vis-à-vis d'Henriette.

— Ah ! si c'était toi qui demandais ! insinua-t-il tout bas.

— Antoine !

— L'affaire serait sûre ; nous l'aurions, la pension, va, et tout de suite.

— Tu es fou, je pense ? Je n'ai pas à me mêler de cette question-là.

Elle s'était écartée un peu, blessée du propos et du ton. Il éclata de rire.

— Parbleu, je le savais, et ce que j'en disais c'était pour en être plus sûr ! Mademoiselle ne s'occupe pas de ces questions-là. Qu'est ce que ça lui fait les autres ? Elle aurait honte plutôt que d'avoir un oncle dans la manœuvre et un frère dans la limaille ?

Il ajouta, après un instant :

— Aussi, je n'abuse pas des demandes de service.

— Tu as tort, quand je peux les rendre.

— Même quand je n'ai pas le sou, comme aujourd'hui, je ne vais pas me plaindre.

Elle s'arrêta, chercha son porte-monnaie, l'ouvrit :

— Tiens, la preuve, Antoine, fit-elle doucement : voici mes derniers quarante sous. Prends-les. Il a fallu beaucoup de remèdes à l'oncle.

L'ouvrier prit la pièce blanche, leva les épaules :

— C'est dégoûtant, tout de même, de gagner de l'argent comme toi. T'en as toujours. Nous autres pauvres hommes...

Puis, avec un geste de la main, moitié salut, moitié remerciement, il tourna l'avenue de Lannay, qui commençait là.

Henriette le vit disparaître dans l'ombre, et dit :

— Croiriez-vous, mademoiselle Marie, que

lorsqu'il était tout enfant, il n'avait pas de meilleure amie que moi ? Il ne pouvait pas s'endormir si je ne l'avais embrassé !

Elle fit encore quelque pas, s'arrêta de nouveau :

— Vous voyez : toute vie a sa peine.

Et ces mots de douleur firent s'ouvrir leurs bras. Rapidement, Henriette attira cette sœur misérable contre sa poitrine ; elle sentit deux lèvres chaudes se poser sur ses joues et la remercia.

— A demain !

— A demain.

Elles se séparèrent. La nuit continua de tomber entre elles qui s'éloignaient, chacune gagnant son gîte.

Henriette avait relevé les yeux vers l'étoile qui luisait maintenant au-dessus du coteau de Miséri. Mon Dieu, comme il y a des heures qui apaisent, des douceurs d'air qui émeuvent ! Elle ne fut pas plutôt seule qu'elle fut saisie, jusqu'à en tressaillir, par l'intime consolation des choses. Elle songea à demi-voix :

— Qu'y a-t-il donc cette nuit, que j'ai le cœur troublé ?

Elle n'était pas poète. Elle n'était qu'une pauvre fille sans amour qui voulait aimer. Et ce fut lui qui parla, lui qui possède les âmes avant même d'avoir pris une figure et un nom, lui qui nous appelle sans trêve avec des mots qui changent, lui qui nous dit : " Je suis la beauté, la joie, le repos, je suis les larmes séchées. "

Elle eut un frisson en s'accordant à la balustrade de sa fenêtre, dans la clarté, comme si quelque chose d'habituellement secret en elle, son cœur lui-même se fût ouvert à la nuit. Le laurier-rose agilait à peine ses feuilles.

" Heureuses les aimées ! pensa-t-elle. Heureuses celles qui ont une amie ! " Tous les visages de ses compagnes d'atelier défilèrent devant elle, et elle souriait à celles qui l'avaient protégée aux jours de l'apprentissage. Elle se rappelait le geste, la phrase, le regard par où sa nature fière s'était laissé toucher. Elles avaient toutes le même air pénétré, pour dire la même chose, dans la rumeur de l'atelier, bien bas : " Je serai votre amie, voulez-vous ? " Oh ! l'enchantelement, et le regard de remerciement, et la pression de main furtive quand on sortait du travail, et la promesse de tout se dire !

*A suivre.*

# LE SUN

Compagnie d'Assurance  
sur la Vie  
du Canada

Siege Social, Montrea.

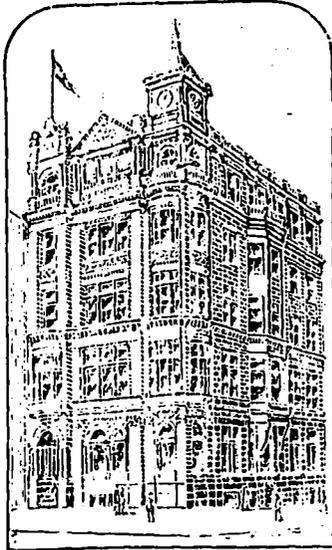
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de

principales attractions de ses polices. Cette compagnie a depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. LEGER

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de étous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenant de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."  
HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.  
MUNN & Co., 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D.C.